



Géographe féministe à l'ombre de la classe

Raymonde Séchet

► To cite this version:

Raymonde Séchet. Géographe féministe à l'ombre de la classe. Géographies féministes : théories, pratiques, engagements, UMR EnEC, Jun 2017, Paris, France. halshs-01574255

HAL Id: halshs-01574255

<https://shs.hal.science/halshs-01574255>

Submitted on 12 Aug 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Géographe féministe à l'ombre de la classe.

Conférence en ouverture du colloque « Géographies féministes. Théories, pratiques, engagements »

Raymonde Séchet

Professeure émérite, université Rennes 2, UMR ESO

Faire une conférence d'ouverture est un exercice habituellement réservé à des chercheur.e.s¹ faisant référence sur l'objet. Si l'on applique les critères habituels de mesure en vigueur dans le monde académique, faire référence suppose d'avoir publié des articles, si possible en anglais, dans des revues de référence à fort facteur d'impact, rédigé ou dirigé des ouvrages de synthèse, fait école par la direction de programmes de recherche ou de thèses, occupé une place centrale dans les réseaux *ad hoc*, etc. C'est loin d'être mon cas. Et je l'affirme sans fausse modestie, même si mon bilan n'est pas non plus négligeable. Quatre points liminaires sont un préalable à la justification du titre de ce texte :

- les femmes ont toujours été présentes dans mes activités de recherches, depuis mes travaux des années 1980 sur la pauvreté en milieu rural (Séchet, 1986 ; Séchet, 1993) jusqu'aux thèses (Leray, 2010 ; Bigo, 2015) que j'ai récemment encadrées, en passant par divers travaux.

- Mais cela n'a pas été fait en affirmant et affichant une posture féministe. Qu'est-ce d'ailleurs qu'afficher une posture féministe en tant que chercheuse en géographie ? Suffit-il de s'intéresser aux femmes, de les placer au centre des recherches, de faire de leur situation et place un angle d'analyse pour être féministe ?

- Si les organisatrices du colloque me reconnaissent comme géographe féministe, est-ce à dire que le féminisme passerait par d'autres canaux que le militantisme, au risque de laisser penser que j'y verrais le reflet de modes d'action typiquement féminins, dans une vision binaire opposant les femmes et les hommes ?

- Il importe donc de préciser ce que l'on entend par féminisme, dans quel féminisme on s'inscrit, où et comment on le pratique.

« Géographe féministe à l'ombre de la classe » car féministe, je l'ai d'abord été dans l'ombre ou plutôt sans le savoir. La lecture d'auteurs féministes ainsi que les expériences de la vie qui vous donnent la mesure des déterminations sociales m'ont permis de le construire ou le reconstruire *a posteriori*. Féministe à l'ombre ou plutôt de l'ombre, je l'ai aussi été parce que ce féminisme a été moins revendiqué dans la recherche et l'engagement militant que pratiqué dans l'enseignement et l'exercice des responsabilités². « À l'ombre de la classe » est

¹ J'adopte les recommandations du guide de féminisation de l'UQAM produit en 1991-1992 à un moment où il n'y avait pas d'équivalent en France. Ce guide recommande le féminin en « eure » même quand une autre forme de féminin est connue. <http://www.instances.uqam.ca/Guides/Pages/GuideFeminisation.aspx>

² Les plus importantes ont été des directions de département (1990-1993), d'UFR (1998-2002), d'unité de recherche (2002-2011) et la vice-présidence « recherche et valorisation » de l'Université Rennes 2 (2011-2015).

volontairement polysémique : ce féminisme que j'ai surtout affiché dans la classe à travers l'enseignement est longtemps resté dans l'ombre de la classe sociale. Ce maintien dans l'ombre s'ancre dans la jeunesse. Rebelle, je ne comprenais pas le traitement différencié entre filles et garçons, hommes et femmes dans la vie quotidienne, et j'ai vécu cela comme des injustices. Issue d'un milieu social ne disposant d'aucun capital économique et de fort peu de capital social et culturel, j'ai vu ma mère subir une grossesse tardive et non désirée alors que j'étais adolescente. Étudiante à partir de 1970, j'ai vécu les combats pour le droit des femmes à disposer de leur corps, mais sans m'y impliquer fortement car il n'y avait pas de culture de l'engagement dans ma famille, que j'étais dans l'obligation de « réussir » pour garder mes bourses d'étude. Ce titre, révélateur d'un exercice d'auto-histoire géographique, est décliné en l'inscrivant dans les deux premiers axes de l'appel à communication du colloque sur « théories, épistémologies, terrains et méthodes » et sur « le féminisme dans les institutions de recherche et l'université ».

Théories et position personnelle

Il ne s'agit pas ici de faire un point sur les différentes théories féministes, même si l'appel à communication invitait à revenir sur la coexistence en France de plusieurs courants féministes depuis les années 1970-1980, sur l'histoire des féminismes dans le monde de la recherche et sur ses évolutions récentes. C'est simplement qu'en cohérence avec l'esprit de toute recherche féministe, il faut situer la recherche et donc préciser d'où l'on parle. Pour cela, je commence en précisant d'où je ne parle pas.

Mon féminisme, ce n'est pas un féminisme de la différence de nature entre le groupe des hommes et celui des femmes, pas ce féminisme différentialiste qui suppose l'existence d'une essence féminine, de caractères féminins spécifiques et innés : il y aurait des comportements féminins, des arts de faire, des habiletés et qualités spécifiques, des manières de diriger. Les femmes seraient plus douces, plus dans l'attention aux autres et l'empathie, dans la sensibilité, plus aux prises avec la Nature aussi paraît-il (Guillaumin, 1998) alors que les hommes seraient davantage dans l'abstraction et le commandement. Et cette complémentarité des deux sexes permettrait une réponse harmonieuse aux besoins de la société en attribuant à chacun des rôles distincts, entre le *breadwinner* et la *housekeeper* ...

Un tel féminisme qui repose sur une vision binaire du monde, sur une attention portée aux supposées différences entre hommes et femmes au détriment des différences entre individus au sein de chacun de ces deux groupes, sur une naturalisation des rôles sexués (Butler, 1993), est essentialiste, même s'il est des différentialismes militants qui ont pour finalité de valoriser le « féminin » et l'image de « la femme » mais qui ne contestent pas le présupposé des qualités propres aux femmes autant que des fonctions dévolues, dont la reproduction et son corollaire, le contrôle des corps féminins notamment par le contrôle de leur place dans les espaces. Des réponses contestataires ont toutefois été imaginées dans le cadre d'expérimentations urbaines (Denèfle, 2008) et l'organisation d'entre-soi féminins pensés comme des espaces de résistance. C'est l'esprit de la Maison des Babagayas de Montreuil : « La maison des "babayagas" sera résolument unisexe. Les hommes pourront visiter les "babayagas" dans la journée, mais ne pourront jamais postuler à l'attribution d'un logement. "Compte tenu du contexte démographique, les hommes seraient forcément minoritaires et leur présence

déséquilibrerait les relations", dit Suzanne Goueffic. "On leur tient déjà la main tout au long de la vie, on ne peut pas continuer de les bercer indéfiniment", plaisante Thérèse Clerc. »³

La lecture de Simone de Beauvoir et son « on ne naît pas femme, on le devient » m'a ouvert la voie du féminisme. J'ai adhéré aux thèses de l'extorsion du travail domestique au sein du foyer et de la domination patriarcale, et j'ai vite été convaincue que les différences découlent d'une intégration de pratiques qui contribuent à reproduire les hiérarchies entre le masculin et le féminin. Je me positionne donc dans la lignée du féminisme matérialiste qui a posé les bases de l'articulation entre féminisme et marxisme, dans un féminisme des inégalités et des injustices liées au sexe, c'est-à-dire des inégalités qui se construisent dans les relations entre individus et qui ne sont pas une affaire de nature opposant *male* and *female*.

Le féministe matérialiste est indissociable des questionnements de genre qui ont permis de penser en termes de construction sociale des rôles, de hiérarchisation et de rapports de pouvoir, de rapports sociaux de sexe au sens où l'entend Danièle Kergoat c'est-à-dire de « relation antagonique entre deux groupes sociaux, établie autour d'un enjeu », et ce rapport social opère sous ce qu'elle appelle ses « formes canoniques », à savoir exploitation, domination, oppression versus différentiel de salaire, plafond de verre, violences (Kergoat, 2009). Même si les transformations récentes des marchés du travail, la croissance des antagonismes de classes entre femmes, tant à l'intérieur du logement qu'à l'extérieur dès lors que des femmes travaillent pour d'autres femmes, ont fait évoluer les manières de penser (Mc Dowell, 2006), la production des stéréotypes binaires et de hiérarchisation et leur articulation avec d'autres structurations sociales et politiques, inhérentes à la domination sous ses différentes formes, subsistent qui sont coproduisent dans et avec l'espace.

Géographie et féminisme : quels apports ?

En France, le poids du marxisme a imposé une lecture des rapports sociaux sous l'angle des inégalités économiques et de leur prééminence sur toutes les autres sources d'inégalités, faisant ainsi obstacle à la diffusion des approches féministes et de genre et à la reconnaissance d'analyses combinant marxisme et féminisme (Séchet, 2012). Cela a été un frein à l'idée que les inégalités prennent corps dans l'intrication des rapports sociaux analysée par des géographes anglophones comme Doreen Massey ou Linda Mac Dowell, que j'ai lues avant d'avoir pris des écrits des féministes françaises comme Christine Delphy, Colette Guillaumin, Monique Wittig, Nicole-Claude Mathieu.

J'en dirai peu des féminismes de la troisième vague qui donnent une grande place à l'intersectionnalité, c'est-à-dire à la multiplicité des formes d'oppression. Le concept d'intersectionnalité a été tout particulièrement diffusé sous l'angle de l'articulation du sexisme et du racisme. Il a été forgé par Kimberlé Crenshaw pour dénoncer le fait qu'aux Etats-Unis les femmes noires sont exposées à des violences et discriminations dans laquelle genre et racisation interfèrent, et pour critiquer un féminisme produit à partir des situations vécues par les femmes blanches de la classe moyenne. Il a aussi été largement discuté. Danièle Kergoat (2009) préfère parler de coextensivité, c'est-à-dire de coproduction des rapports sociaux. Et j'en dirai encore moins de la théorie queer, non pas que je la considère comme

³ http://www.habiter-autrement.org/06.generation/04_gen.htm

mineure mais je reconnais l'avoir moins travaillée. Il y a dans ce colloque « Géographies féministes » des spécialistes ! Et elles sont confrontées aux mêmes hostilités, voire harcèlement, que celles décrites par Gill Valentine (1998) ou vécues par Jacqueline Coutras suite à ses travaux sur la dimension sexuée des espaces.

Au début de la géographie féministe en France, au tournant des 70's et 80's, les réactions des géographes, avant tout hommes, ont été virulentes ou condescendantes. Mais la connaissaient-ils vraiment ? Réfléchissaient-ils à son potentiel de renouvellement ou étaient-ils d'abord guidés par une opposition de principe à ce qui venait bousculer des positions acquises ? La condamnation est ample quand, à des thématiques considérées comme anecdotiques, s'ajoutent des choix méthodologiques et des positionnements qui déstabilisent les savoirs acquis. Les géographies féministes ont en effet introduit de nouveaux objets mais aussi contribué, avec d'autres, à imposer une transformation telle de la discipline qu'il ne s'agit plus d'étudier des espaces (comme le disait la géographie classique) ou l'Espace (comme l'a dit l'analyse spatiale) mais des processus sociaux et des relations entre individus en cherchant à comprendre en quoi l'espace et les lieux en sont constitutifs. Il s'agit de montrer comment les lieux et les espaces contribuent à, et sont mobilisés pour, produire des inégalités et des injustices, de la domination et de la soumission. Comme toute recherche féministe, la géographie féministe prend la vie des femmes comme point de départ ou élément central. La géographie féministe est devenue une géographie des relations entre individus (Hancock, 2002) ; les rapports sociaux de sexe sont sa grille de lecture et elle a pour objectif de contribuer à explorer comment l'organisation sociale est structurée par des relations sociales genrées.

Les questionnements ont évolué parallèlement à l'évolution des féminismes et de la géographie. Les thématiques se sont ajoutées les unes aux autres par leur pertinence autant qu'elles se sont succédées. Pour faire simple, elles sont passées d'une *geography of women* à une *women's geographies*.

Avec la *Geography of women*, c'est l'objet en lui-même qui est nouveau, plus que les méthodes et la grille de lecture. Nous sommes encore dans le « où », les localisations, l'accessibilité. Des injustices sont mises en évidence, en soulignant combien « la géographie compte » pour paraphraser Linda McDowell et Doreen Massey (1984), mais sans que les rapports de pouvoir qui les produisent soient toujours questionnés. Par exemple, dans les Etats-Unis conservateurs des années 1980, John Paul Jones et Janet Kodras ont montré que la pauvreté des femmes était à analyser à l'aune du décalage spatial croissant entre lieux de résidence (les *inner cities*) et nouvelles localisations des emplois « féminins » peu qualifiés dans les périphéries industrielles et commerciales et non produite par des aides sociales aux familles qui encourageraient la désincitation au travail. Le logement est le lieu à partir duquel se structurent les pratiques routinières dans les espaces du quotidien, avec des opportunités différentes selon la localisation.

De telles approches restent donc d'actualité, notamment quand des menaces pèsent sur le maintien de services publics. Leur présence dans l'environnement quotidien est un pilier essentiel de l'habitabilité des espaces et donc de la qualité potentielle de vie. D'autant qu'avec l'inégal partage des tâches domestiques et parentales, l'obligation de faire, ou de faire faire, pèse sur les femmes. Cela concerne notamment les services en direction des enfants, des personnes âgées ou en situation de handicap. La pérennité des services publics du *care* est

donc une nécessité car il faut bien « faire avec » ; avec sa condition sociale, son environnement matériel, les autres, mêmes ou différents, les proches et la famille.

Dans sa tradition masculiniste, la géographie n'est pas parvenue à traiter sérieusement de la condition spatiale et donc sociale des femmes. C'est que les géographes, férus de leur neutralité et leur objectivité, défendaient de fait le modèle de la complémentarité des rôles sociaux. C'est ainsi qu'a posteriori j'ai interprété la réaction d'un membre du jury sur le passage de ma thèse sur la pauvreté en Mayenne dans lequel je parlai de la dépendance et de la vulnérabilité des ouvrières de l'habillement et des constructions électriques (Moulinex en l'occurrence) à l'égard de la seule usine de leur commune de résidence. Cet homme ne comprenait pas une telle interprétation car pour lui le salaire apporté par ces nouveaux emplois n'était qu'un appoint pour améliorer des conditions de vie du ménage.

Les espaces de vie sont des espaces-ressources pour agir, sensibiliser, construire des petits bonheurs dans des environnements favorables ou au contraire hostiles. C'était l'esprit des travaux que j'ai conduits avec Frédéric Leray sur les femmes seules avec enfants, notamment après une rupture familiale, et où il apparaît souvent des régressions dans les parcours résidentiels et des soumissions aux choix de lieux de vie des anciens conjoints pour assurer la garde partagée des enfants (Le Ray, Séchet, 2013). Cette vulnérabilité découle de la combinaison entre données économiques tenant au travail et à l'emploi, données sociétales, milieu de vie. Elle débouche souvent sur un désengagement faute de temps pour soi.

Avec les *Women's geographies*, les espaces de vie ne sont plus seulement pensés comme des espaces-ressources mais aussi comme des enjeux dans les rapports sociaux. Ils participent de la construction des identités de genre et des expériences qui en découlent dans la mesure où le genre a un effet performatif. Les espaces domestiques et du quotidien sont le niveau auquel les personnes subissent, endurent, mais aussi agissent (cf. Dina Vaiou et Rouli Lykogianni, 2006). C'est le niveau de la production des rapports sociaux de sexe et de classes entre femmes, mais aussi celui de l'imposition de la norme hétérosexuelle et du contrôle des corps. Quant aux espaces de vie et aux espaces publics, ils sont des espaces partagés, de rencontres, de frottements, d'évitements, de mise à l'égard, d'attention à soi, de recherche de discrétion ou d'exposition de soi.

L'étude des spatialités permet de saisir et révéler les dissymétries dans les fréquentations, les effets de frontières dans les pratiques en lien avec des sentiments et des émotions, avec la peur ou le désir de rencontres. Je pense à la thèse de Gaëlle Gillot (2002) sur la place des femmes dans les espaces publics, en l'occurrence dans les villes du monde arabe. L'urbanité est un préalable aux citadinités, c'est-à-dire aux liens des individus entre eux par le biais des pratiques spatiales, leur participation à la vie de la cité et le sentiment d'avoir sa place dans la société en prenant place dans la cité. Il en va par exemple de l'adaptation des pratiques des femmes âgées en bord de mer en Bretagne afin de garder prise pour éviter la déprise sociale quand les capacités physiques s'amenuisent (Bigo, 2015 ; Bigo, Séchet, 2016).

Quant à l'importance des recherches sur les corps et les sexualités, ainsi que sur les identités et assignations identitaires (cf. la racisation) auxquels *queer studies* et études postcoloniales portent une attention majeure, elle correspond à l'orientation des recherches vers des dimensions plus culturelles dans un contexte postmoderne de mise en doute des métathéories.

Quoi qu'il en soit des différentes étapes, les géographies féministes ont été et sont des géographies de la déconstruction des catégories et de la mise en évidence de l'importance des espaces dans le contrôle des corps, et dans les effets performatifs des normes de genre via leur incorporation. Les espaces publics sont des enjeux dans la production des normes sexuelles comme des inégalités entre les sexes et les sexualités. Ils portent les marques des injonctions normatives ou des subversions. Par ce qu'ils montrent ou occultent, ils sont porteurs de messages. L'ordre moral guide la lecture des pratiques, entre celles qui sont jugées acceptables là où elles se déroulent au regard des normes ou au contraire condamnées, en établissant une distinction entre le « *In place* » et le « *Out of place* » (Cresswell, 1996). Des actes sont considérés comme transgressifs en raison des personnes qui les commettent et surtout de l'endroit où ils se déroulent. Cresswell est parti d'un travail de terrain sur les graffitis, mais ses hypothèses s'appliquent bien à la prostitution et la sexualité (Séchet, 2009). Ces questionnements se retrouvent dans des textes du numéro que *Géographie et Cultures* a récemment consacré à « Sexualités et espaces publics ; identités, pratiques, territorialités » (Jaurand, Séchet, 2016).

Les normes sont l'objet de résistance et de subversion, de mobilisations qui ont forcément lieu quelque part. Elles peuvent manifester, dans les différents sens du mot, de la volonté de se jouer de « la décence » pour exprimer un message de contestation de l'ordre établi. « Déranger l'ordre sexuel des espaces publics à l'aide du théâtre déclencheur » comme nous le proposerons *les Fées Rosses* au cours de ce colloque, n'est-ce pas la finalité des performances ?

Être féministe et géographe féministe dans les institutions de recherche et l'université

Les thématiques introduites par les géographies féministes sont venues concurrencer les « thématiques légitimes » de la discipline. Les questions posées ont évolué en même temps que les féminismes et que la géographie elle-même. Ces géographes ont donc ouvert des voies nouvelles qui ne sont pas pour autant des sens interdits. En effet, affirmer qu'il existerait des terrains et objets propres aux femmes renverrait d'une certaine manière à l'essentialisme. Faudrait-il être femme pour étudier des femmes ? Et que penser de ceux qui, au nom de leur intérêt du genre, demandent à une femme de conduire les entretiens pour eux ?

Le féminisme a été pour la géographie un regard et un « état d'esprit » comme Renée Rochefort le disait pour la géographie sociale en 1963. C'est aussi une grille de lecture nouvelle qui a fortement contribué à une rupture avec les pratiques et exigences de la géographie classique, à une remise en cause des savoirs considérés comme allant de soi, contribué aussi à nourrir des interrogations sur les modes de production de ces savoirs. Les nouvelles manières de faire de la géographie inhérente au féminisme ont bousculé les usages disciplinaires, tant dans les méthodes que dans les rapports au terrain ou les formes de restitution.

L'observation compréhensive de la manière dont les rapports de pouvoir s'exercent dans les relations interpersonnelles et se vivent et se reproduisent dans les espaces suppose de travailler aux échelles les plus fines : le corps, la maison, la rue, les places, le quartier, les interstices, le champ ou le chemin, pour ne pas citer que des types de lieux urbains. Les

démarches féministes rompent aussi avec la géographie classique de l'échelle régionale et de la valeur moyenne.

Les enjeux du terrain sont renforcés par les choix méthodologiques inhérents aux approches féministes. Ceux-ci ont évolué depuis la géographie des femmes des années 1980 : cartes et statistiques permettaient de montrer et dévoiler mais par forcément de comprendre les processus. Les méthodologies qualitatives se sont donc imposées : entretien, observation, recherche participante, recours aux méthodes visuelles, performance... Cela suppose un réel engagement sur le terrain. Un engagement à la fois physique, empathique, militant et politique, pour l'égalité et la justice, qui implique une défense du « je » et de la recherche située, une subjectivité qui heurte la supposée obligation de neutralité du chercheur. Les géographies féministes sont des géographies de l'indiscipline et de l'interdisciplinarité. Elles plaident pour la coopération avec les autres disciplines dans des projets partagés plutôt que pour un partage des sciences sociales comme on se partagerait un camembert. La géographie ne peut qu'en être revalorisée aux yeux des autres sciences sociales, et même au-delà. Les géographes ont d'ailleurs trouvé leur place dans l'Institut du Genre, et cela dès sa création en 2012 à l'initiative de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS.

Pour autant les institutions universitaires sont des institutions comme les autres en ce qui concerne les rapports sociaux de sexe. Il est difficile de se départir des conditionnements de genre face à l'androcentrisme dominant. Cela concerne d'abord les départements de formation et les unités de recherche en géographie. C'est le cas en géographie physique où règnent les pratiques sexistes, si l'on en croit Anne Jégou, Antoine Chabrol et Edouard de Bélizal (2012). Pour ce qui me concerne, le fait d'avoir été qualifiée d'assistante sociale de la géographie française pour mes travaux sur la pauvreté en milieu rural a été une épreuve et une expérience en soi qui justifie ma prudence ultérieure en matière d'affichage de positions féministes. J'ai plutôt agi à la base, notamment auprès des étudiant.e.s à tous niveaux, y compris en doctorat avec des sujets de thèse sur les femmes qui ont toujours eu le soutien de la Région Bretagne mais qui ont fréquemment été qualifiés de mineurs par des collègues.

Des progrès ont eu lieu ; le féminisme, le genre, les corps ont gagné du terrain dans la géographie enseignée. L'un des points de discussion dans les universités est de savoir s'il faut des diplômes spécifiques ou du genre dans toutes les disciplines. Opter pour des disciplines spécifiques ne ferait-il pas du genre une niche dont la présence dédouanerait la majorité de ne pas l'intégrer dans leurs enseignements ? Pour ma part, j'ai mis à profit des intitulés larges — « questions de géographie sociale » — pour y consacrer des heures d'enseignement en licence 3 et master 2. Cela avec la volonté de déconstruire des pratiques et contenus géographiques. Mon cours de Licence 3 commençait ainsi : « Vous avez sans doute entendu parler de l'homme qui dégrade la nature. Eh bien mon honneur est sauf ... Je suis une femme ! ». Réponse fréquente des étudiants : oui, mais c'est l'homme avec un H majuscule. De tels usages langagiers sont encore fréquents en France. Il suffit de lire les appels à articles ou communications, tel que celui-ci, diffusé sur Geotamtam le 7 mai 2017 :

« Les milieux humides ne sont pas, contrairement à ce que l'on a longtemps cru, des milieux figés, d'origine forcément naturelle ; certains ont été **construits de main d'homme** dès le Néolithique, de façon volontaire ou indirecte en modifiant les écoulements par des aménagements ou l'abandon d'aménagements ».

Outre qu'il est contraire aux recommandations de l'UNESCO, ce recours au « masculin neutre » est impensable dans la géographie anglophone, comme l'indiquait déjà Claire Hancock en 2002. Au sexisme des uns, opposons ceux pour qui les mots comptent. Cf. la pétition diffusée sur GeoTamTam 12 mai 17 : « Claudia Comberti, amie, exploratrice, activiste et doctorante en Géographie à l'Université d'Oxford est morte mardi suite à un accident à vélo. Claudia étudiait l'adaptation des communautés indigènes face aux changements climatiques en Amazonie et **comment les interactions humaines avec les écosystèmes** aident l'adaptation et la résilience aux changements environnementaux ». Et que dire des MSH, **les Maisons des Sciences de l'Homme** ?

Les manières d'écrire et de parler révèlent le positionnement de leurs auteur.e.s à un moment donné. Et leur analyse permet de prendre la mesure du manque de vision de la majorité des géographes français quant aux enjeux sexistes de la sémantique et de la rhétorique. Je reprends ici brièvement des éléments de ma communication à la biennale de Grenoble pour dire qu'il est nécessaire de s'opposer à « l'homme qui dégrade la nature » pour promouvoir l'humain, de la même manière qu'il a été important de s'opposer à l'anthropomorphisation de la nature. Emmanuel de Martonne a excellé dans ce style : « Là, c'est le Morvan qui se dresse devant nous, reconnaissable aux ondulations douces de ses croupes sombres et boisées, dont les formes arrondies contrastent si nettement avec les profils durs et arrêtés des plateaux calcaires (...) L'apparition de l'étang de Marrault, barré par un filon de porphyre, marque un changement bien apparent dans la topographie. Les vallées sont plus larges, les mamelonnements plus nombreux, les croupes moins largement étalées »⁴. Ce qui a ensuite fait réagir un évaluateur du texte de ma communication proposé pour publication à une revue classée HCERES : « Comment parler du Morvan sans signaler qu'il est fait de croupes, de mamelons et de vallonnements ? Il ne me semble pas évident que de Martonne ait cherché à appuyer son raisonnement par une métaphore corporelle »⁵.

Les progrès certes insuffisants mais cependant importants observés dans les recherches et les formations en géographie ne doivent pas faire oublier les obstacles qui subsistent dans les universités. Comme dans toute organisation, plafond de verre et semelles de plomb y sont présents et ont fait obstacle au déroulement des carrières, d'autant qu'ils s'ajoutent au « plafond de mère » pour reprendre l'expression proposée par Marlène Schiappa⁶. Je pense à ma collègue Annie Junter, docteure d'état en droit privé qui a été titulaire de la Chaire d'études sur l'égalité entre les femmes et les hommes à l'Université Rennes 2 et a participé en 1983 au groupe de réflexion ayant préparé la loi Roudy pour l'égalité, mais n'est jamais devenue professeure. Peut-être fait-elle partie du panel de Marie Perrin pour sa communication sur « Les trajectoires contrariées des enseignant.e.s en études féministes et

⁴ Dans cet article « Une excursion de géographie physique dans le Morvan et l'Auxois » (*Annales de Géographie*, t. 8, 1899, p. 414 et 418), on trouve 11 occurrences de « croupes », 6 de « mamelon » et « mamelonnement », 4 de « éperon ».

⁵ Notons que des réserves de même nature peuvent être faites quant à l'usage de la métonymie (« l'Amérique domine le monde ... »). En fait ce sont des chefs d'entreprises ou des producteurs d'armes des Etats-Unis. La métonymie ne permet pas de dire qui fait quoi et qui est derrière ces rapports de domination.

⁶ Marlène Schiappa a été nommée secrétaire d'Etat à l'Égalité femmes-hommes en mai 2017. Elle a publié avec Cédric Bruguère l'ouvrage *Plafond de mère : Comment la maternité freine la carrière des femmes* (Editions Eyrolles, 2015).

genre dans le supérieur en France (1970-2016) ». Dans un entretien l'ancienne ministre Geneviève Fioraso dit, à propos de la ou du futur ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche : « **Ce serait bien que ce soit une femme** : j'ai mis la parité à tous les étages dans la loi de 2013, mais le plafond de verre est tenace et les résistances sont bien là. Il y a même eu des recours contre la loi, heureusement rejetés, sous prétexte que le vivier ne permettait pas la parité. Pour un milieu qui produit autant d'études sur le genre, c'est navrant »⁷. Et que dire de la motion adoptée à l'automne 2014 par la section 12 (Architectures moléculaires : synthèses, mécanismes et propriétés) du Comité national du CNRS : « Le 30 octobre 2014, les membres de la section 12 du CoNRs réunis en session d'automne ont voté à l'unanimité une motion contre la désignation systématique, pour les médailles de bronze et d'argent, d'un homme et d'une femme pour des raisons de parité. La section 12 considère cette procédure comme extrêmement discriminatoire et dévalorisante pour les récipiendaires. Elle va directement à l'encontre de l'égalité femme/homme qui devrait au contraire nous conduire à considérer l'ensemble du vivier des chercheurs sur un même plan. Ce processus pourrait conduire à terme à une dévalorisation de l'attribution des médailles. » ?

Pour que les choses changent vraiment, il faudrait que chaque acteur prenne conscience des enjeux et de la portée de ses actes et mots. Or l'évocation de quelques moments subis au cours de ma carrière universitaire et vécus comme autant de violences symboliques témoignent du chemin qui reste à parcourir et de la nécessité de toujours rester dans la vigilance :

-lors de la première commission de spécialistes à laquelle j'ai participé, en 1992, les propos sexistes sur le physique de deux candidates et l'avantage donné à celle qui, aux yeux de ces messieurs, présentait bien m'a choquée. De tels attitudes sont hélas fréquentes et rarement dénoncées ;

-lors de la session 2007 du CNU, alors qu'il fallait réduire la liste des thèses proposées pour le prix de thèse du CNFG, **une** collègue ciblant les trois thèses portant sur le corps et le genre est intervenue pour dire qu'on pouvait commencer par enlever de la liste les thèses portant sur des sujets « Olé/olé » ;

-lors d'un conseil d'administration de l'université Rennes 2 en 2011 où était à l'ordre du jour le questionnaire en ligne sur l'évaluation des formations et la vie étudiante, des élus étudiants ont demandé que la question « êtes-vous un étudiant / une étudiante » soit enlevée, avec l'argument que cela n'avait rien à voir avec le sujet. Et pire : personne n'est venu les contredire ;

-lorsque j'ai suggéré qu'un courrier adressé à l'ensemble des personnels de l'établissement soit rédigé de manière non-neutre, la vice-présidente **en charge de la parité** (!!!) m'a rétorqué qu'il s'agissait d'une forme de rédaction hypocrite.

⁷ Geneviève Fioraso a été ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche puis secrétaire d'État chargée de l'Enseignement supérieur et de la Recherche entre 2012 et 2015. Entretien dans *EducPros.fr*, 11 mai 2017. Elle fait notamment allusion au recours de la CPU (Conférence des **Présidents** d'université). C'est effectivement une femme, Frédérique Vidal, qui a été nommée ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation le 17 mai 2017.

Quelques éléments pour conclure

Pour prendre place dans la géographie française, le féminisme a dû vaincre les traditions d'une discipline au masculinisme fort, peut-être en raison de son histoire liée au pouvoir politique depuis sa reconnaissance comme discipline enseignée à la fin du 19^{ème} siècle. Malgré tout, les recherches féministes ont trouvé leur place. Cela s'est fait sous l'influence des géographies anglophones, tant britanniques qu'étasuniennes ou antipodéennes. Elles ont évolué comme les féminismes dans leur ensemble, avec des spécificités liées au contexte national : des places des femmes dans les espaces, comparées à celles des hommes, mais aussi selon leurs positions sociales, aux identités, cette entrée ayant été plus tardive et moins présente que dans la géographie anglophone), et au corps ...

Les géographies féministes ont été renouvelées par l'évolution d'ensemble de la géographie et des sciences sociales. Les grilles de lecture des 80's se sont inclinées devant le post-modernisme, la géographie postcoloniale ou encore la géographie des émotions. Ces géographies féministes ont apporté à la géographie un élargissement thématique, une évolution vers les méthodes qualitatives, une ouverture aux autres sciences sociales. Elles ont aussi beaucoup apporté au féminisme et au genre, en soulignant l'importance de la dimension spatiale dans la production des rapports sociaux de sexe et des identités sexuelles. D'où, dans le contexte de *spatial turn*, une demande de géographie. Elles ont aussi beaucoup apporté à la société : par leur engagement, les chercheur.e.s ont contribué à rendre visibles les formes de domination et d'inégalités qui en découlent, les contraintes qu'elles imposent, les violences que l'imposition de la norme suscitent. Des Villes s'engagent dans la promotion d'un urbanisme *safe*. Mais elles sont peu nombreuses encore.

L'efficacité sera atteinte quand la sortie des normes de genre sera effective, car, comme l'a dit Clémentine Autin, cofondatrice de l'association Mix-Cité : « *il est temps de mélanger le rose et le bleu pour voir ensemble l'avenir en violet* »⁸. Evidemment pas le violet de la liturgie chrétienne, des évêques ou des temps de pénitence, mais celui du dépassement des différences pour une réelle égalité et dignité pour tous et toutes, et pour la bienveillance à l'égard des générations à venir. Face au risque environnemental, et en cohérence avec « l'éthique du *care* », il est heureux que les recherches féministes intègrent les solidarités avec les générations futures. Cela en mettant la vulnérabilité au centre des questionnements, comme l'a posé Sandra Laugier (2015) : « La vulnérabilité est commune à tous les humains et au monde animal ; également propre à ce qui dans notre environnement non humain est fragile, à protéger — la biodiversité, la qualité de l'eau, de l'air. La découverte de la centralité de la vulnérabilité est celle de l'interdépendance de l'humain et de l'environnement ».

Références

Bigo Mathilde (2015). *Les pratiques des femmes âgées sur les promenades balnéaires en Bretagne. Processus de vieillissement et citadinité*. Thèse de géographie, université Rennes 2.
Bigo Mathilde, Séchet Raymonde (2016). Une petite lorgnette pour élargir la focale : questionner le droit à la ville des femmes âgées à partir de leurs pratiques des promenades

⁸ Cette phrase d'un article du *Nouvel Observateur*, 2000, est souvent reprise.

- balnéaires. *Environnement Urbain / Urban Environment* [En ligne], Vol.10, 2016 | 2016, mis en ligne le 06 octobre 2016, consulté le 23 novembre 2016. URL : <http://eue.revues.org/1403>
- Crenshaw Kimberlé (1991). Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color, 43 *Stanford Law Review* 1241-99 (1991). Traduction : Cartographies des marges. Intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur, *Cahiers du genre*, 39, 2005, p. 51-82.
- Cresswell Tim (1996). *In Place/Out of Place: Geography, Ideology and Transgression*. University of Minnesota Press.
- Denèfle Sylvette (dir.) (2008). *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Géographie sociale.
- Dorlin Elsa (dir.) (2009). *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, PUF, coll. Actuel Marx Confrontation.
- Gillot Gaëlle (2002). *Ces autres espaces. Les jardins publics dans les grandes villes du monde arabe : politiques et pratiques au Caire, à Rabat et à Damas*. Thèse de géographie, université de Tours.
- Guillaumin Colette (1978). Pratique du pouvoir et idée de Nature. *Nouvelles questions féministes*, 1978.3, p. 5-28.
- Hancock Claire (2002). Genre et géographie : les apports des géographies de langue anglaise. *Espace, Populations, Sociétés*, 2002.3. p. 257-264. http://www.persee.fr/doc/espos_0755-7809_2002_num_20_3_2038
- Jaurand Emmanuel, Séchet Raymonde (coord.) (2016). Sexualités et espaces publics. Identités, pratiques, territorialités. *Géographie et cultures*, n° 95, automne 2015. <https://gc.revues.org/4077>
- Jégou Anne, Chabrol Antoine, de Bélizal Edouard (2012). Rapports genrés au terrain en géographie physique. *Géographie et Cultures*, n° 83 « Les espaces de masculinité ». 2012, p. 33-50.
- Jones John Paul (1987). Work, Welfare, and Poverty Among Black-Female Headed Families. *Economic Geography*, vol. 63, p. 20-34.
- Jones John Paul, Kodras Janet (1990). Restructured Regions and Families: the Feminization of Poverty in the US. *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 80.2, p. 163-183.
- Kodras Janet (1986). Labor Market and Policy Constraints on the Work Disincentive Effect of Welfare. *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 76.2, p. 228.246.
- Kergoat Danièle (2009). Dynamiques et consubstantialité des rapports sociaux. In Dorlin Elsa, *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, p. 111-125.
- Laugier Sandra, Falquet Jules, Molinier Pascale (2015), Genre et inégalités environnementales : nouvelles menaces, nouvelles analyses, nouveaux féminismes. Introduction, *Cahiers du Genre*, 2015/2, n° 59, p. 5-20.
- Le Ray Frédéric (2010). *Les mères seules et leurs espaces de vie. Mobilités résidentielles et pratiques quotidiennes de l'espace des femmes seules avec enfant(s) en Bretagne*, thèse de géographie, université Rennes 2.
- Leray Frédéric, Séchet Raymonde (2013). Les mobilités sous contraintes des mères seules avec enfant(s). Analyse dans le cadre de la Bretagne (France). In Gerber P., Carpentier S., *Mobilités et modes de vie : vers une recomposition de l'habiter*, Presses Universitaires de Rennes, coll. Géographie sociale, p. 69-88.

Mc Dowell Linda (2006). Reconfigurations of Gender and Class Relations: Class Differences, Class Condensation and the Changing Place of Class Relations. *Antipode*, vol.38.4, sept 2006, p. 825-850.

Mc Dowell Linda, Massey Doreen (1984). A Woman's Place?. In Doreen Massey and John Allen (eds.), *Geography Matters! A Reader*. Cambridge: Cambridge University Press in Association with the Open University, pp. 124-147.

Rocheport Renée, Géographie sociale et sciences humaines. *BAGF*, 1963, n° 364-365, p. 18-32

Séchet-Poisson Raymonde (1986). *Mythes égalitaires et pauvretés dans le Maine : essai de géographie sociale*, Thèse de troisième cycle, Université de Caen.

Séchet Raymonde (1993). RMI et insertion en milieu rural : l'exemple mayennais. *Espace, populations, sociétés*, 1993, n° 2, p. 325-334.

Séchet Raymonde (2009). La prostitution et le commerce du sexe, enjeux de géographie morale dans la ville entrepreneuriale. Lectures par les géographes anglophones, *L'Espace géographique*, 2009.1, p. 59-72. URL : www.cairn.info/revue-espace-geographique-2009-1-page-59.htm

Séchet Raymonde (2012). Des difficultés des géographes français à prendre au sérieux les femmes. Expériences vécues à l'Ouest dans les années 1970-1980. Conférence au colloque *Masculins Féminins, dialogues géographiques et au-delà*, UMR PACTE, Grenoble, 16-10-12 décembre 2012. En ligne <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-01342053v1>

Vaiou Dina, Lykogianni Rouli (2006). Women, Neighbourhoods and Everyday Life. *Urban Studies*, 2006, Vol.43.4, p. 731-743.

Valentine Gill (1998). Sticks and stones may break my bones: a personal geography of harassment. *Antipode*, 1998, vol. 30.4, p. 305-332.